

— Paul ! cria-t-elle de toutes ses forces ; Paul Tcherkoff ! mon frère ! à moi ! Henri, reprit-elle plus bas, viens à mon secours !

Elle essaya de courir ; elle tomba, se remit sur ses pieds et cria de nouveau :

— Paul, mon frère ! ta sœur ! Catherine Tcherkoff !

Elle arriva au pied de l'arbre. Elle regarda autour d'elle, elle ne vit personne.

— Ils sont en chasse sans doute, se dit-elle.

Elle se mit à crier au secours. Sa voix, comme celle du naufragé sur la plaine liquide, demeurait sans écho.

Elle commençait à trembler, elle cherchait à conserver quelque espoir ; l'espoir l'abandonnait peu à peu. Elle inspecta le camp ; alla au feu éteint, au radeau qu'elle apercevait sur la rive, tout lui disait : ils sont partis. Elle revint près du baobab, s'agenouilla et murmura quelques fragments de prière.

— Ils sont partis, dit-elle en se tordant les mains, ils auront suivi les traces de mon bourreau. Ils ne reviendront plus, c'est ici que la mort va me prendre ; au moins je m'éteindrai digne de lui... Lui ! mon Dieu ! je suis donc condamnée à ne plus le revoir ?

Elle perdit courage en prononçant ces dernières paroles et s'affaissa au pied de l'arbre colossal.

## XXXI

## UN DÉMON DE GLACE

A peine rentré de sa dernière tournée d'extermination, le premier souci de Calao fut de chercher Catherine et son escorte.

Sa première parole fut une imprécation.

Il se mit à penser.

— Le traître, vociféra-t-il, il l'a conduite à son frère ! Sans avoir confiance en lui, je le croyais plus prudent et plus réfléchi. Où ira-t-il pour se soustraire à ma vengeance ?

« Lui et eux sont dans un cercle d'espions qui me sont dévoués. Ils

n'ont que deux jours d'avance, ils vont à pied et mes chameaux marchent quatre fois plus rapidement qu'eux. Retourner en arrière, vers Quilao ? ils ne peuvent y avoir songé ; ce serait se livrer, Sliman le sait. Ils n'ont donc pu que remonter ou descendre le fleuve, pour traverser les villages où ma présence n'est pas encore annoncée. Je n'ai qu'un parti à prendre : les tourner pour leur couper les devants :

« En route ! commanda-t-il sans mettre pied à terre. Que l'on me suive, je serai le guide et le chef. »

Laissons-le aller, nous ne le retrouverons que trop tôt.

Nos amis s'étaient éloignés du camp où Sliman avait tué ses acolytes. Ils avaient marché tout le jour et une partie du jour suivant. Ils avaient quatre-vingts lieues à parcourir pour arriver au terme de leur voyage. A la fin de la seconde journée, ils aperçurent les restes du petit village.

— Arrêtons-nous près de ces ruines, dit Henri ; les négriers ont passé ici.

— Attention ! dit Criquet. Je suis d'avant-garde aujourd'hui, je vais aller à la découverte et je viendrai vous dire ce que j'aurai observé.

— Pardon, s'écria vivement Paul ; Criquet, tu es un ami brave et dévoué ; tu trouves toujours le moyen de déguiser tes belles actions sous une plaisanterie : cette fois, c'est à moi d'entreprendre et de mener à bonne fin ce que tu veux faire.

— Serez-vous assez calme pour explorer les abords d'un camp où il y a tant de choses à observer et dont une seule pourra faire bouillir votre sang ?

— Je suis médecin, mais j'aurais pu être soldat, je veux faire ce que j'ai dit, je le ferai et je pars, dit-il en s'avançant.

— Frère, s'écria Henri, soyez calme, car il faudra être terrible.

— Je serai calme.

Il se mit en marche avec prudence et bravoure, et s'avança jusqu'à un kilomètre du camp, sans que rien eût indiqué qu'il avait été aperçu.

Il avança encore. Ses amis le suivaient d'assez près pour lui venir promptement en aide, si besoin était.

Enfin, quand il ne fut plus qu'à quelque cent mètres, il se releva tout à coup.

— Le camp, le village, sont vides, s'écria-t-il ; ma sœur ! ma pauvre sœur !

Henri arrivait en ce moment; il était suivi de près par ses compagnons.

Tous tombèrent dans un découragement complet. Ils allèrent au camp, le camp était désert. Ils s'assirent sans échanger une parole; ils avaient perdu tout espoir.

Au moment où nos amis arrivaient au camp qu'avait quitté Calao, ce dernier faisait entourer le lieu d'où ils avaient vu leur sœur, leur fiancée, leur amie.

Boukra avait pris toutes les précautions possibles pour surprendre Catherine et ses défenseurs qui, croyait-il, vaincus par la fatigue et l'incertitude, n'avaient pas bougé de place et avaient sommairement fortifié leur camp pour s'y défendre. Il fit avancer ses hommes en tirailleurs, pour cerner entièrement le camp; puis, à un signal convenu, ils se précipitèrent comme un tourbillon et vinrent former un groupe compact autour du baobab et de l'autre côté du fleuve, qu'ils avaient traversé plusieurs fois.

— Rien, avait dit Calao, je me suis trompé.

Son visage prenait une expression de férocité inouïe.

— Halte ici, qu'on me serve sous cet arbre, je veux manger.

En s'approchant du baobab il ne put retenir un cri.

— Elle ! exclama-t-il. J'ai de la chance.

Il se précipita.

— Morte ! s'écria-t-il encore. Oh ! ce serait jouer de malheur.

Agenouillé sur le sol, il découvrit la poitrine de la captive qu'il venait de retrouver au moment où il s'y attendait le moins, et y appliqua son oreille. Il écouta pendant quelques secondes.

— Elle n'est pas morte, dit-il en se relevant, mais elle n'en vaut guère mieux; si elle en revient, elle sera beaucoup moins présentable. Je me récupérerai sur ses amis d'une façon ou d'une autre. En attendant, il s'agit de la faire revenir à elle et de lui donner les premiers secours. J'utiliserai ce retard en explorant les environs.

Calao tressaillit en apercevant de larges taches de sang sur la robe de Catherine.

— Elle a lutté, dit-il, c'était pour se défendre. Contre l'un de mes traîtres, cela n'est pas douteux. Mais alors, se demanda-t-il d'un air sombre, elle n'offre peut-être plus les conditions indispensables pour une vente avantageuse. Assurons-nous-en.

Calao était resté à genoux, il n'eut qu'à s'incliner un peu plus sur Catherine toujours évanouie.

Lorsqu'il se releva, son visage était souriant.

— Nous guérirons cette vierge, dit-il ; en attendant nous explorerons les alentours, nous partirons quand nous n'aurons plus rien à récolter.

Est-il un nom assez flétrissant pour le donner à ce monstre ?

Y a-t-il assez de mépris pour en accabler le métier de marchand d'esclaves ?

Est-il un supplice capable de le punir de tels crimes ?

### XXXII

L. A. C.

Calao sommeillait sous sa tente. Son camp était bien gardé ; ses lascars allaient et venaient. Les esclaves maudissaient leurs bourreaux. Ils disaient à voix basse la triste complainte africaine :

« Vous m'avez vendu, mais quand je serai mort, je n'aurai plus le joug et je reviendrai vous hanter, vous torturer et vous tuer. »

Pauvres enfants de la terre maudite, pendant que vous chantez, les civilisés font des discours ! Ils disent : Tous les hommes sont égaux devant la loi, devant Dieu !

Depuis quelques instants un des gardiens du camp fixait attentivement ses regards sur des formes indécises et lointaines qui semblaient se rapprocher peu à peu. Bientôt il distingua deux chameaux montés par un blanc et par un noir.

Les voyageurs s'arrêtèrent à cent pas du factionnaire en lui faisant des signes. Il répondit. C'étaient des amis sans doute, car leurs gestes indiquaient plus que des salutations ordinaires. Ils avancèrent. La sentinelle les précéda et les conduisit au chef.

Calao considéra ces visiteurs inattendus.

Le blanc lui était inconnu. Le nègre, il le connaissait depuis longtemps, c'était le dogue d'un négrier, un contremaître de démon. Il avait bien la physionomie de son infernal emploi. Al Boukra grimaça un sourire dans lequel se devinait une interrogation.

Le blanc était de taille moyenne ; son visage n'avait aucune expression, ses allures étaient communes. Cependant un peintre qui aurait cherché le côté lumière dans l'ensemble de ce personnage, eût